

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

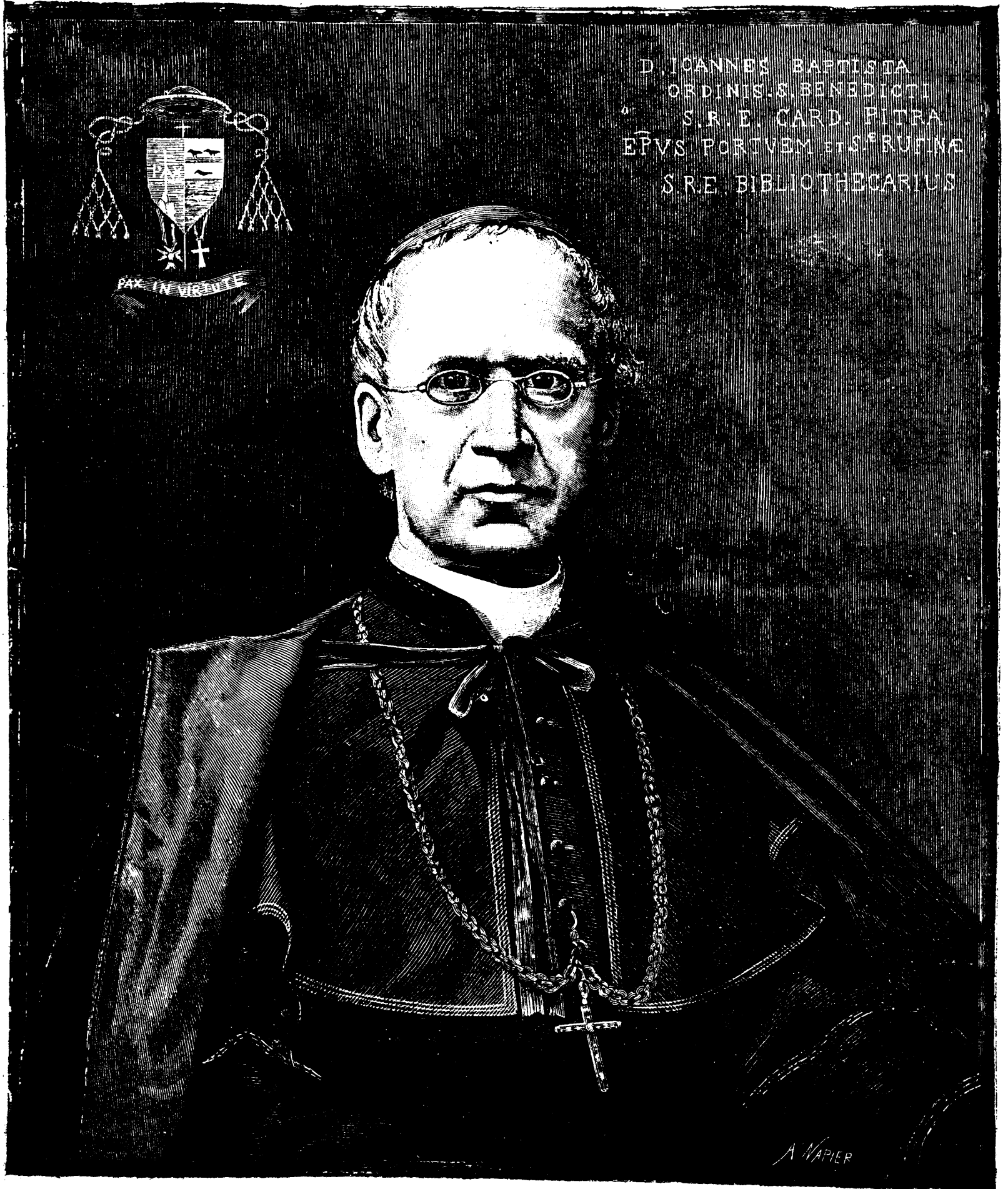
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N^o 246 — SAMEDI, 19 JANVIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



SON ÉMINENCE LE CARDINAL PITRA
Dessin de M. Napier

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 JANVIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — L'art grec, par G. D. — Le naufrage du Waterloo, par Jean Alesson. — Poésie : Sur la mort d'une cousine de sept ans, par Hégésippe Moreau. — Nos gravures : Son éminence le cardinal Pitra ; Une femme médecin ; Une voiture mue par le gaz. — La cloche natale. — Concert de l'harmonie. — Choses et autres. — Récrations de la famille. — Feuilleton : Guets-Apens (suite.)

GRAVURES : Portrait de Son Éminence le cardinal Pitra. — Une femme médecin : Mlle Schultze soutenant sa thèse de doctorat à l'école de médecine de Paris. — Une voiture mise en mouvement par le gaz. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	• • • • •	\$50
2me "	• • • • •	25
3me "	• • • • •	15
4me "	• • • • •	10
5me "	• • • • •	5
6me "	• • • • •	4
7me "	• • • • •	3
8me "	• • • • •	2
86 Primes, à \$1	• • • • •	86
94 Primes		\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



L vient de se passer, il y a de cela huit jours, un singulier événement dans une paroisse riveraine du Saint-Laurent et bien que quelques journaux l'aient rapporté en style télégraphique, il est peu de personnes, sans doute, qui y aient attaché une grande importance.

Le fait n'est cependant pas ordinaire, et je sais quelqu'un qui ne l'oubliera pas de longtemps.

Ce quelqu'un c'est M. Savignac, cultivateur de Berthier.

Ce jour-là, les rayons du soleil de janvier étaient plus chauds que ne semblaient le permettre la saison et les prophéties des faiseurs d'almanachs : la brise était endormie, les silhouettes des grands arbres maigres étaient immobiles et le morne silence de la plaine blanche n'était brisé parfois que par le cri des moineaux tout en joie de ne pas sentir les piqures des vents du nord. La terre dormait sous son manteau de neige et le cultivateur songeait, au coin du feu, aux semailles prochaines qui devaient, Dieu aidant, produire de belles et riches moissons, quand un bruit étrange frappe son oreille :

Étonné, les yeux agrandis et le regard fixe, il se lève, il écoute...

Quel est ce bruit ? on dirait d'un bruit de voiture lourdement chargée qui roule en hourtant les cailloux du chemin ! Mais la terre est couverte et les traîneaux seuls glissent sur les routes en cette saison...

Les murs frémissent ! que se passe-t-il donc ? Le sol vibre, tressaille et palpite !...

Il se précipite vers la porte, et, en l'ouvrant, il est prêt de défaillir en voyant la scène de désolation qui se déroule devant lui.

Comme un radeau poussé par le vent et les flots sur le grand fleuve, les arbres, les champs et les granges passent devant lui comme dans un rêve.

Il est bien éveillé cependant, et ce qu'il voit existe.

. Cette terre qu'il a labourée, hersée, retournée, fouillée tant de fois ; cette terre, son bien, sa chose, inerte et fixe ; cette terre qu'il possède et que nul ne peut lui enlever ; cette terre bouge, s'affaisse, glisse, s'en va, s'abîme dans le fleuve et disparaît...

Les granges, les écuries et les étables, emportées dans le mouvement, se disloquent et s'effondrent. Les chevaux ? disparus ; les grands bœufs ? écrasés ; les moutons ? morts.

A la place de la rive féconde... un trou !

Tout est parti, et une énorme cavité, profonde de trente pieds et large de six arpents, s'est creusée tout à coup.

Partout la ruine. !...

A quelque distance de là une crevasse, large de six pouces, s'est formée et de nouveaux déastres sont à craindre.

Et quelques instants ont suffi pour produire toutes ces ruines !

. Ce n'est cependant pas la première fois que pareil fait se présente, et comme je parlais hier à M. Saint-Cyr, conservateur du musée de l'Instruction publique, du bouleversement qui vient d'avoir lieu à Berthier, cet excellent homme doublé d'un savant, me rappelait d'autres événements du même genre.

Vers 1877 ou 1878, je ne puis préciser au juste, à Saint-Luc, dans le comté de Champlain, un affaissement subit se produisit sur une étendue de terrain de seize arpents de longueur sur autant de largeur, soit donc un déplacement sur une superficie de plus de deux cent cinquante arpents.

Le niveau du sol baissa en certains endroits de quinze à vingt pieds, et on constata ailleurs la production non moins rapide de mamelons de vingt-cinq à trente pieds de hauteur.

Une maison fut emportée et toute une famille fut ensevelie dans les décombres au moment où l'on se mettait à table. Grâce aux secours intelligents que l'on porta aussitôt aux malheureuses victimes de ce phénomène, il n'y eut pas d'accident très grave à déplorer.

En cette occasion, le déplacement du sol produisit un bruit semblable, dit-on, à un violent coup de tonnerre qui fut entendu à plusieurs milles de distance.

. Il y a huit ans, en 1880, un effondrement considérable eut lieu à St-Germain de Batiscan, sur les bords de la rivière Aveillette, sur une largeur de près d'un mille ; des collines de cent pieds de hauteur s'affaissèrent et cette fois l'accident eut un caractère des plus graves.

Un moulin fut enlevé et c'est sous ses débris que le meunier trouva la mort ainsi qu'un cultivateur de Saint-Prospère, qui se trouvait là par hasard, M. Cloutier, père du chanoine de ce nom.

En remontant plus haut on se rappelle qu'il y a une trentaine d'années, à Bon-Désir, dans le bas du Saguenay, un déplacement considérable du sol eut lieu également.

Une famille établie à cet endroit s'aperçut tout à coup que la maison qu'elle occupait, bougeait et était entraînée avec le terrain, mais les habitants en furent quittes pour la peur, car le mouvement s'arrêta bientôt sans causer trop de dégâts.

Il était temps, du reste, car le fleuve n'était pas loin.

A Nicolet, tout une famille a péri il y a quelques années dans une catastrophe de ce genre.

Le terrain déplacé parti de la rive Nord, traversa la rivière et alla détruire une maison située sur la rive ouest.

Je pourrais citer vingt exemples.

. Ces mouvements du sol, qui ont, par leurs effets, tant de rapports avec les tremblements de terre, sont bien faits pour inspirer de graves et saines pensées.

Arnold Boscowitz, qui a décrit de main de maître les principales révolutions du globe, s'exprime ainsi :

"Subitement le drame a commencé ; en quelques secondes, il s'est déroulé ; et quelques secondes ont suffi pour couvrir de ruines la contrée. C'est là un spectacle à nul autre comparable.

Grand, lugubre, foudroyant, il émeut, il épouvante l'âme humaine."

Mais ce n'est pas seulement par le spectacle terrifiant auquel il fait assister, que le tremblement de terre produit en nous une profonde et ineffaçable impression ; il nous surprend, il nous émeut et nous trouble ainsi parce que, brusquement, il nous laisse entrevoir la terre sous un aspect nouveau et saisissant. On la croyait rigide, passive ; et voici le terrible phénomène qui la montre comme un astre agissant et formidable, dont le moindre frissonnement, en se prolongeant, suffirait pour anéantir toute la ruche humaine qui bourdonne à sa surface. Et cette universelle catastrophe, le sens intime nous dit qu'elle surviendrait fatalement et sur l'heure, si une loi suprême ne tenait en équilibre, si une sagesse souveraine ne modérait les énergies dont on vient d'éprouver la redoutable puissance.

. Affaissements du sol, tremblements de terre et déplacements de terrains, tous ces phénomènes rentrent dans la même catégorie et sont dus probablement à des causes semblables.

L'éboulement qui a eu lieu à Berthier est attribué à l'effondrement d'une croûte de terrain (croûte dont l'épaisseur est très vieille, paraît-il), dans une cavité qui se serait formée à la longue.

Boussingault, Virlet, Otto Volgar et plusieurs autres savants considèrent, en effet, comme la cause principale des tremblements de terre, l'affaissement ou la rupture de cavernes souterraines par suite de la pression des masses qu'elles supportent. Boussingault et Darwin, qui ont si bien étudié l'Amérique du Sud, ayant constaté que dans cette région hérissée de montagnes de feu la plupart des grandes secousses se produisent sans éruptions volcaniques, ont émis l'opinion que dans l'intérieur du massif des Cordillères, il y a des cavités profondes, dont les parois éclatent sous le poids qui les surcharge. Ces éboulements souterrains déformeraient les secousses auxquelles semble éternellement soumise toute cette vaste région, où le voyageur est constamment sollicité à rechercher les causes des grands phénomènes souterrains, dont il voit partout autour de lui les prodigieux effets.

L'eau des sources, par son action érosive, finit par séparer, à de grandes distances, les couches friables ou faciles à dissoudre, et par former des cavités qui peuvent acquies des proportions considérables.

M. Saint-Cyr est parfaitement de cette opinion.

On remarque que le terrain où se produisent généralement en Canada ces déplacements, éboulements ou effondrements, est formé de couches de terre glaise et de sable superposés, la terre glaise ayant, en certains endroits, une épaisseur de six à douze pouces, et le sable environ un à deux pouces.

On conçoit parfaitement que les eaux pluviales les pénètrent par les crevasses de la terre glaise, glissant dans les couches de sable qu'elles entraînent peu à peu et qu'il se forme ainsi un vide très minime, pris isolément, mais qui acquiert une grande importance quand ces couches de sable atteignent un nombre sérieux, de plusieurs centaines parfois.

Il arrive dès lors un moment où les couches d'argile ou de terre glaise se trouvant sans appui inférieur s'effondrent ensemble et où la configuration du terrain change complètement, une colline devient vallée, etc., etc.

Quelquefois, quand le terrain se trouve en pente et que les couches de terre glaise s'effondrent, celles-ci trouvant sur la dernière couche de même nature une surface humide et ne permettant pas d'adhérence solide, glissent et se trouvent entraînés dans un mouvement de translation, comme cela a eu lieu à Berthier, à Ste Geneviève de Batiscan, à Nicolet, etc.

Une tradition nous dit que vers l'année 1663, un éboulement considérable eut lieu en pleine forêt à quelque distance de Trois-Rivières.

La terre s'affaissa tout à coup sur une largeur de près d'une lieue, à près de cent pieds de profondeur, le cours du Saint-Maurice fut détourné et une autre rivière se fit un lit et créa les fameuses chutes de Shawenigan, l'un des plus beaux sites du monde.

Ferland en parle dans son histoire du Canada :

« Des Sauvages et des Français, dit-il, rapportèrent que dans le Saint-Maurice à cinq ou six lieues des Trois-Rivières, des côtes fort escarpés furent aplanis, ayant été enlevés de dessus leurs bases et, pour ainsi dire, déracinés jusqu'au niveau de l'eau. Ainsi renversés dans la rivière avec des massifs d'arbres, ils formèrent une puissante digue; les eaux arrêtées s'élevèrent, se répandirent sur les rivages, minèrent les terres ébouleées et les entraînent en si grande abondance vers le Saint-Laurent, que sa couleur en fut entièrement changée pendant plus de trois mois. Le sol léger et sablonneux du pays qui avoisine le Saint-Maurice et le Batiscan cédant facilement à l'action des eaux, du dégel et des recousses, bien des changements s'opèrent sur leurs rivages. De nouveaux lacs se formèrent, des côtes s'affaissèrent, des sauts furent aplanis de petites rivières disparurent, de grandes forêts furent renversées. »

. L'homme devient parfois aussi une des causes inconscientes de ces révolutions partielles du sol.

Le déboisement est, en effet, une des actions de la résultante qui produit les éboulements; car, en détruisant les arbres, on fait disparaître les racines qui constituent les liens qui unissent entre elles les différentes couches de terrain.

La rivière Ste-Anne, dans le comté de Champlain, autrefois étroite, profonde et poissonneuse, a complètement changé d'aspect.

A mesure qu'ils se sont établis sur ses rives, les colons ont détruit les saules, puis les pins, les ormes, les hêtres, etc., et le sol, privé des rameaux souterrains qui retonaient ses différentes parties, s'est effondré peu à peu, et si bien que, de nos jours, la rivière est large, peu profonde et semée de bancs de sable.

. Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais je n'ai pas la prétention de faire ici un cours de géologie, je désire simplement attirer l'attention de mes lecteurs sur ces faits et leur donner le goût de les étudier.

Tout se meut dans l'univers, les mondes gravitent dans l'espace et la surface de la terre s'abaisse et se soulève comme une immense poitrine qu'animerait le souffle d'une puissante et régulière respiration.

Les phénomènes atmosphériques ne sont pas moins grandioses et terribles; les ondulations de l'air produisent aussi d'effroyantes catastrophes, et la gigantesque vague aérienne qui vient de passer sur notre continent le prouve bien.

Le pont suspendu du Niagara a été emporté, de grands établissements industriels ont été détruits, nombre de maisons se sont écroulées, en plusieurs endroits les rivières ont grossi à tel point que leur niveau s'est élevé de vingt-cinq pieds.

Les pertes de vie sont nombreuses et les dégâts sont immenses.

Il est assez curieux de constater que cette tempête a été précédée d'une éruption du Vésuve, et ce fait tendrait, une fois de plus, à militer en faveur des savants qui soutiennent que chaque éruption de volcan est précédée ou suivie immédiatement d'une perturbation atmosphérique dont les effets se font ressentir à des distances énormes.

Il y a encore là matière à étude.

. Sans être saint Simonien, j'ai souvent regretté de ne pas avoir appris un métier, et si, Dieu me prête vie, je compte en faire enseigner un à mes enfants, tout en ne négligeant pas leurs études classiques.

Nous vivons à une époque où il faut connaître un peu de tout, et savoir travailler le fer ou le bois d'une manière convenable, constitue souvent une ressource à laquelle on est heureux d'avoir recours quand le malheur nous frappe.

Ce sont ces goûts spéciaux qui justifient l'attention toute particulière que j'ai attachée au détail suivant qui concerne le président de la République Française.

M. Carnot père, indépendamment de l'instruction qu'il a fait donner à ses fils, leur a fait apprendre à chacun un métier manuel. Le président de la République est menuisier; son frère a appris la serrurerie.

La commission exécutive des menuisiers grévistes s'est rappelé dernièrement ce détail biographique, et dans une séance tenue à Paris, à laquelle assistaient huit cents menuisiers, la rédaction suivante de la lettre ci-dessous a été adoptée :

A. M. Carnot, Président de la République française,

Monsieur,

Sachant que tout ce qui concerne la corporation des menuisiers, à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir, vous intéresse, nous avons été désappointés de ne vous rencontrer dans aucune de nos réunions. Nous portons à votre connaissance que dans la dernière réunion, il a été décidé de vous envoyer, pour la faire circuler, une liste de souscription en faveur des menuisiers grévistes.

Croyant que vous tiendrez à prouver votre solidarité pour les membres de votre corporation et comptant que la haute place que vous occupez vous fait un devoir de montrer l'exemple, nous vous envoyons notre salut corporatif.

Pour la corporation en grève,

Le secrétaire de la commission,

B. MOREL.

Très original ce fait.

M. Carnot est en effet assez bon menuisier pour faire convenablement une commode.

Au fait, Louis XVI savait bien faire une serrure !...

. J'ai sous les yeux les dernières statistiques du chef de police de Montréal et je constate que l'on a arrêté deux accordeurs de piano pendant l'année qui vient de s'écouler.

Colonel Hughes, c'est très bien !

Quand tous ces gens là seront au violon, les pianos resteront peut-être fermés, et alors, l'harmonie sera bien près de régner dans le monde. Très bien, colonel !

Leon Liden

L'ART GREC

Il y a quelque temps, j'attirais l'attention de nos hommes publics sur l'absence d'études artistiques dans notre pays. Rien n'est survenu depuis pour amener des modifications dans ma manière de voir. Je dois cependant, et je l'ai fait dans le temps, faire exception en faveur d'un homme doublé d'un prêtre, qui use sa vie dans les veilles, dans le but de faire participer notre jeunesse dans ses connaissances de l'art. L'art ! voilà un champ vaste à explorer.

Voilà un mot qui résonne bien merveilleusement à mon oreille; et je n'ai que de l'admiration pour celui qui ne recule pas devant la tâche ardue d'en faire connaître les grands traits à notre jeunesse studieuse. Ceux qui suivent les cours d'archéologie donnés par M. l'abbé Desmazures ont compris de qui je voulais parler. Mardi dernier encore, M. Desmazures faisait, dans la grande salle du cercle Ville-Marie, une conférence, ou plutôt un entretien sur l'art grec, cet art qui a donné dans sa plus vaste expression, la mesure du génie humain. M. l'abbé a commencé par expliquer ses origines, ensuite ses caractères principaux, puis enfin l'influence qu'il n'a cessé d'exercer, dans la suite des siècles. Quant à son origine, la Grèce mérite toute notre attention. Malgré son exigence, car c'est le plus petit royaume de l'Europe, le monde lui doit beaucoup. C'est là que se sont formés les plus grands esprits et que se sont déroulés les plus grands événements; c'est là que les lettres, les arts et les sciences sont arrivés à un aussi haut degré de perfection. Ses philosophes, ses poètes, ses artistes sont des génies et des modèles incomparables. La Grèce a d'abord été visitée par des peuplades venues de l'Orient qui ne s'y sont pas fixées et qui se succédaient les unes aux autres.

Mais après un certain temps que l'on pourrait assigner au trentième siècle avant l'ère chrétienne les territoires furent établis d'une manière permanente. Les nouveaux venus bâtirent des villes, les fortifièrent avec un soin remarquable et donnèrent naissance aux différentes peuplades de la Grèce. Il existe encore une grande quantité de ces premiers établissements que l'on ap-

pelle constructions pélasgiques ou cyclopéennes et que l'on peut faire remonter au vingtième siècle avant Jésus-Christ. Malgré toutes ces révolutions qui ont éclaté sur la Grèce, du 20ème au 10ème siècle, on peut encore contempler les restes de deux cents villes fortifiées dans la Thessalie, la Béotie, l'Attique et enfin dans le Péloponnèse. Il nous vient de ces temps, des légendes merveilleuses qui ont tellement frappé l'imagination des hommes, qu'elles sont connues partout et partout répétées avec le plus grand intérêt et la plus grande curiosité. Les aventures d'Hercules, de Thésée, de Persée des Héraclides, etc., etc., sont dans toutes les bouches.

Un des événements les plus importants est incontestablement celui du siège de Troie. Ce grand fait d'armes a été chanté par les poètes, illustré par les sculpteurs et mis en scène par les plus grands tragiques que le monde ait eus, Eschyle, Sophocle et Euripide. A ce moment l'art était très avancé. Des fouilles récentes ont amené la découverte des ruines de Troie et des monuments de l'art le plus excellent, des statues, des bas reliefs, des vases, des armures, des bijoux. Vers ces temps-là la Grèce a pu être occupée par des monuments dignes d'attention mais les guerres Médiques ont tout bouleversé et défiguré. Néanmoins quelques siècles plus tard les villes détruites sont rebâties, les monuments d'utilité nationale, politique et religieuse sont relevés et l'on voit apparaître des œuvres qui n'ont jamais pu être égalées et qui ont fait l'objet de l'admiration de tous les siècles. Les temples de l'Attique, du Péloponnèse, les édifices sacrés de l'Asie-Mineure, de la Sicile et de ce que l'on appelait la Grande-Grèce ont été respectés par le temps et ce qui en reste encore nous frappe d'étonnement.

Le Parthénon, le temple de Corinthe remonte au 6ème siècle, les temples de la Sicile et de l'Italie sont à peu près de la même époque. Les beaux édifices religieux d'Athènes, le Parthénon, le Propylée, le Rectheiron, le temple de Thésée ont conservé assez de restes pour nous donner une idée très exacte de ce qu'ils étaient au moment de leur plus grande splendeur. C'est là que les artistes les plus capables vont encore s'inspirer.

Ceux qui les premiers ont signalé ces fragments n'ont eu aucune idée du grand art. Pendant que la Grèce était sous la domination des Barbares et que l'accès en était fermé à toutes les nations on a élevé des quantités de monuments qui étaient censés rappelés les principes essentiels de l'art grec, mais, depuis que ce pays a été conquis par les nations civilisées, on a pu voir qu'elle était véritablement l'art grec dans toute sa pureté. C'est alors que l'on s'est aperçu avec surprise que tout ce que Vitruve et ses imitateurs nous ont donné comme le véritable art, était complètement éloigné de la vérité en comparaison de l'art grec tel que nous pouvons l'étudier, maintenant que les Turcs ont disparu. Voilà ce qui est actuellement admis universellement depuis les voyages et les écrits de MM. Vitot, Beulé, Bonnouf et les admirables critiques d'art par Penrose, Hofer, Parard et Schaubert.

M. Desmazures a déroulé devant nos yeux la majesté de l'ordre dorique, la grâce et l'élégance de l'ordre ionique ainsi que la richesse et la magnificence de l'ordre corinthien. Il a parlé de l'influence de toutes ces œuvres sur la civilisation moderne.

Ces détails sont instructifs. Il nous donnent la raison de la perfection de certaines œuvres et de la décadence de certaines époques. Le conférencier nous a indiqué les relations qui existent entre l'art grec et l'art byzantin, entre celui-ci et l'art moresque ou arabe.

Nous souhaitons que M. Desmazures, dont les connaissances artistiques ont fait de lui une autorité, nous redonne souvent encore de ces lectures qui ouvrent l'esprit et le cœur, et nous révèlent les merveilles de l'antiquité.

G. D.

Je n'ai jamais eu qu'une idée chaque matin, en me faisant la barbe : J'ai voulu trouver dans mon miroir la face d'un honnête homme.—VICTOR DURUY.



UNE VOITURE MISE EN MOUVEMENT PAR LE GAZ



UNE FEMME MÉDECIN. — M^{LE} SCHULTZE SOUTENANT SA THÈSE DE DOCTORAT À L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

I

QUATRE lieues de Londres, à Hampton-Court, la Tamise est étroite, limpide et verte.

Il y a quelques années, le promeneur qui eût rêvé sur la terrasse du joli et vieux château de Hampton-Court, eût été distrait par un événement se passant sur l'autre rive, événement fréquent en Angleterre, rare cependant dans cette localité : le baptême d'un navire.

Des groupes s'agitaient devant un superbe cottage, petit édifice confortable, bâti en briques, égayé de volets peints de couleur ardoise, à la façon des maisons normandes, encadré de ce plantureux fouillage vert cru propre à tous les paysages anglais ; une pelouso rehaussée de nombreux massifs se déroule jusqu'au bord de la rivière et s'arrête au seuil d'un embarcadère coquet sous lequel sont amarrés des canots reluisants de propreté. Telle est l'habitation de campagne de sir E. Plough.

Par droit d'aïnesse, sir E. Plough est né avec une grande fortune. Dédaignant d'une part toute occupation rétribuée, et de l'autre ne se sentant aucun appétit ni pour les arts, ni pour les lettres, il a fait ce que font des milliers d'Anglais, il a voyagé, toujours voyagé.

Il est le meilleur des hommes, le plus probe, le plus loyal, le plus franc ; en un mot, c'est un Anglais dans la bonne expression.

Toutefois, sir E. Plough est obsédé par un mauvais sentiment, par une manie qui le rend ridicule et injuste : il a les Français en horreur.

— Ces petits hommes, les plus petits du monde civilisé, dit-il souvent, ces petits hommes bruyants, pétulants, ricaneurs, fanfarons, incapables d'être polis sans avoir l'air goguenard ; ces petits hommes bavards comme des femmes, vantards comme des Gascons qu'ils sont tous, me déplaisent et me fatiguent. Si j'aime la France pour ses vins et ses amours faciles, j'exécute la partie masculine, qui excite mes nerfs et me rend le séjour de la France odieux, intolérable.

Arrivons à l'événement.

Sir E. Plough, avide d'indépendance hors chez lui, avait, dans un élan de coquetterie toute britannique, fait construire un yacht à hélice pouvant tenir la mer, sorte de seconde villa mobile qui le transporterait, sans le faire sortir de chez lui, sur le point quelconque du globe que lui désignerait sa fantaisie.

Or, c'est ce yacht que l'on attendait depuis le matin, et c'est de son baptême qu'il s'agissait. Des parents, quelques amis et le pasteur, avaient été convoqués pour cette solennité intime.

Des victuailles appétissantes placées dans des mannes garnies de serviettes bien blanches et déposées sur le gazon étaient prêtes à être servies à bord.

Un léger coup de sifflet retentit, et le yacht partit au tournant de la rivière.

C'était un élégant vaisseau à la coque effilée, aux agrès fins comme ceux d'une maquette et

dont le bois blond verni et les cuivres étincelant au soleil lui donnaient l'aspect d'un jouet royal.

Sir E. Plough et ses amis attendaient massés sur l'embarcadère. Aussitôt que le capitaine eut salué du pavillon et amarré le bâtiment, tout le monde se rendit à bord, précédé du pasteur. On se groupa sur le pont, à l'arrière. Sir E. Plough dit tout bas à l'oreille du pasteur le nom du vaisseau : l'ecclésiastique monta sur la passerelle, accompagné d'un desservant porteur du blé et du sel. Tout le monde se découvrit. Le pasteur récita les prières d'usage, jeta dans la cale le sel et le blé, et s'écria intelligiblement en anglais :

— De ce jour tu te nommes *Waterloo* !

L'assistance acclama ce nom. Le pasteur répandit sur le pont quelques pincées de dragées, puis remit son chapeau et chacun satisfait fit de même.

En un clin d'œil, les domestiques embarquèrent les mannes et dressèrent la table sur le pont ; équipage et invités l'occupèrent aussitôt, et le

dehors de l'équipage, que sir E. Plough et son fils aîné, un beau jeune homme de seize ans, blond, aux yeux de turquoise, le seul être au monde que l'opulent Anglais adorât, le seul dont la vie lui fut plus chère que la sienne.

Lorsqu'on fut arrivé à l'embouchure du fleuve, le capitaine demanda sur quel point de la France ou devait mettre le cap.

— Sur le Havre, et de là par la Seine jusqu'à Paris ! s'écria sir E. Plough d'une voix tonnante de triomphe.

La mer était houleuse, de larges couches de nuages filaient avec rapidité sous l'action du vent d'ouest. Le capitaine proposa de jeter l'ancre et d'attendre la marée suivante, ajoutant que ce serait peut-être prudent.

— *Go on ! Go on !* riposta sir E. Plough, désireux de présenter au plus vite *Waterloo* au peuple qu'il exérait tant.

Une demi-heure après, le yacht piquait de son avant les flots salés. Bien que construit pour la mer, il devenait, par la légèreté de sa coque et l'insignifiance de son tonnage, la merci des vagues lourdes refoulées par l'Océan. Il pirouettait violemment, se cabrait comme un cheval, se cabrait lancé dans le vide retombait dans un sillon d'écumme pour se redresser ensuite.

Le fils de sir E. Plough, qui naviguait pour la première fois, était, selon le conseil de son père, resté sur le pont, cramponné à un cordage, livide, grelottant et anxieux, suffoqué par la mer.

La nuit vint : une nuit aussi épaisse qu'elle peut l'être en mer. Le vent, dont la violence avait diminué avec le retrait de la marée, redoubla de force, à l'aube, avec le retour du flot. La mer était furieuse, des lames de vingt pieds de haut ballottaient la coque de noix, mais la coque de noix qui sortait du premier chantier de l'île de Wight, tenait bon ; ses nombreux craquements n'effrayaient personne, on les attribuait avec raison à la fraîcheur de sa construction.

Grâce donc à sa structure ainsi qu'à une habile manœuvre, le yacht était arrivé en vue des phares de la Hève en moins de dix heures.

Sir E. Plough, qui s'était fait attacher à la passerelle auprès du capitaine, n'avait pas dit un mot depuis son fameux *Go on !* Il cria à son fils :

— *The Havre, dear child !* mais le vent ayant emporté le mot, il dut crier de nouveau à tue-tête ; cette fois, son fils ayant entendu, leva la tête, regarda son père et lui esqua un sourire. A cet instant, une lame balaya le pont : le jeune homme, déjà trempé par d'autres lames, reçut celle-ci sans broncher, en véritable Anglais.

La mer devenait de plus en plus mauvaise : le frère vaisseau poursuivait sa course fantastique, coupant en écharpe la crinière des vagues. Un objet noir et volumineux surgit tout à coup à la surface de l'eau, paraissant, disparaissant, sans que le ballonnement permit d'en distinguer la nature. C'était une énorme épave : le tronçon d'un gros trois-mâts brisé par une tempête. On manœuvra de façon à l'éviter ; toutefois, malgré les efforts, une lame lourde lança l'épave sur le pont : elle y glissa, retomba dans la mer, après avoir rompu la roue de la barre et enlevé le timonier qu'elle avait tué raide.

On se mit en devoir de ressaisir les chaînes du



Faisons notre devoir, mes enfants. -- Page 302, col. 1.

déjeuner commença gaiement.

Un domestique partit dans un phaéton et distribua des dragées aux enfants du village.

II

Si l'Anglais avait fait peindre le mot *Waterloo* sur son navire, ce n'était pas, on le pense bien, pour aller se promener sur les côtes de la Norvège, de l'Italie ou de l'Espagne. Le premier voyage qu'il avait hâte d'effectuer avait la France pour but. Il ressentait une satisfaction profonde à l'idée de faire stationner son *Waterloo* dans des ports français, dans l'espoir que ce mot de *Waterloo* ferait faire la grimace à plus d'un de ces tranche-montagnes de Français.

En effet, quatre jours après son baptême, le yacht, approvisionné pour trois mois, descendait, allègrement la Tamise, n'ayant à son bord, en

gouvernail, on ne réussit point ; on essaya d'attacher des amarres à l'arbre de la barre, mais en vain. Durant ces manœuvres infructueuses, le yacht courait vers les bancs de sable de l'embouchure de la Seine. Il toucha, tomba sur son tribord, l'eau s'y engouffra par la machine, avenglant par son contact avec le charbon incandescent le mécanicien, le chauffeur et le capitaine. Le bâtiment s'alourdit, s'enfonça de l'avant et ne laissa hors de l'eau qu'une étroite partie de l'arrière, constamment lavée, submergée par les lames.

III

Grâce au ciel ! les malheureux avaient été aperçus. Une voile, bombée par le vent, filait à tire-d'aile vers eux. C'étaient des sauveteurs du Havre !

Le drame maritime entra dans une phase nouvelle, plus poignante encore. Rien de plus émouvant que la lutte de ces courageux sauveteurs contre l'épouvantable mer dont chaque vague anéantissait les efforts.

Un sauveteur ayant lu sur la coque échouée le nom de *Waterloo*, s'écria en montrant le mot :

—C'était bien la peine ! vois donc, capitaine.

—Bast ! ce sont des hommes ; faisons notre devoir, mes enfants.....

Le canot de sauvetage rentra dans le port du Havre, salué par des milliers de vivats poussés par toute la population échelonnée sur les jetées, les quais et au débouché des rues.

Il ramenait sir E. Plough, son fils et un matelot, tous évanouis, à demi morts.

Les sauveteurs, eux, partis cinq, rentraient quatre !

IV

Cinq jours après le naufrage, on retrouva le cadavre du sauveteur sur les bancs de Honfleur. Sir E. Plough fit les frais des funérailles. Toute la population maritime y assista.

À l'issue de la cérémonie, sir E. Plough retint les quatre braves pour les ramener à son hôtel, où un déjeuner les attendait.

Huit couverts étaient mis : trois pour sir E. Plough, son fils et son matelot ; quatre pour les sauveteurs, un huitième marquait la place du mort.

Chacun des quatre sauveteurs trouva dans sa serviette un cahier de dix billets de mille francs que sir E. Plough avait mandés par télégraphe à son banquier.

En présence de cet argent, les quatre marins, un peu froissés, s'écrièrent ensemble :

—Le déjeuner, soit, nous l'acceptons, mais permettez-nous, monsieur, de refuser l'argent : le dévouement ne se paie pas en France.

Et ils déposèrent poliment, en pile, les billets de banque devant l'assiette de sir E. Plough.

—Toujours les mêmes, ces diables de Français ! dit vivement en anglais celui-ci à son fils.

Le repas, arrosé par les meilleurs vins de France, fut aussi gai que la situation le favorisait. Ceux qui voient la mort de près et si souvent ont bien le droit de s'étourdir. Le vin échauffa les têtes ; tous racontèrent jusque dans les moindres détails les péripéties du sauvetage. Sir E. Plough demanda quel était celui d'entre eux qui l'avait sauvé. Il était présent, mais il ne répondait rien.

—Devant le danger, monsieur, dit le plus âgé, maître François, patron du canot de sauvetage, nous sommes égaux et solidaires ; nous savons bien qui de nous vous a sauvé, mais comme nous avons travaillé ensemble, celui-là ne se fera pas connaître. Souvenez-vous seulement que ceux à qui vous devez la vie, vous et votre fils, sont des sauveteurs du Havre.

—Alors dit sir E. Plough, puisque vous êtes aussi délicats que braves, je ne vous parlerai plus de moi, mais de mon fils ; lequel de vous l'a sauvé ?

—Ah ! celui-ci, nous pouvons le nommer, c'est lui. Et tous désignèrent du doigt l'assiette de l'absent. C'est Pierre Lemardoic. Votre jeune homme, dans ses crispations, avait saisi Pierre à la gorge, il l'étouffait et le paralysait ; au moment d'aborder notre canot, Pierre, à bout de forces, lâcha la bouée mais non le jeune homme,

que l'un de nous put alors empoigner et coucher dans la barque. Quant à notre pauvre camarade, dans la confusion des manœuvres, il avait été blessé grièvement à la tête par un coup d'aviron ; son sang rougit l'eau, nous le cherchâmes pendant un quart d'heure sans pouvoir le trouver ; alors, sûrs de sa mort, nous avons repris vivement la route du port, afin que la mer ne détruisit pas la bonne besogne que nous avions pu faire. Nous avons donné un homme pour trois, c'est deux de gagnés.

—Quel âge avait-il ? dit sir E. Plough ; avait-il des enfants, des charges ?

—Quarante-deux ans, monsieur, une femme, cinq enfants et son vieux père, un ancien pilote blessé à la mer.

—Bravo ! fit sir E. Plough, vous ne m'empêchez pas...

Et, s'étant levé, il déposa les billets de banque sur l'assiette de l'absent, et prenant à sa boutonnière une rose que son fils lui avait donnée, il la plaça sur les billets en disant :

—Ce sera pour sa veuve.

—Convenu, répondit maître François, et maintenant, monsieur, nous nous en allons, nous avons à travailler.

—Pas sans nous être embrassés, dit sir E. Plough, les paupières rougies par des larmes longtemps contenues.

À chaque accolade, sir E. Plough, tout ému, tout troublé, détachait de sa personne quelque bijou qu'il mettait chaleureusement dans la main de chaque marin. Il étreignait chacune de ces mains, de crainte qu'elle ne se rouvrit pour refuser ce qu'il donnait avec tant de bonheur, son épingle de cravate, sa montre, sa bague, sa chaîne.

—Gardez, gardez, mon ami... souvenir... souvenir...

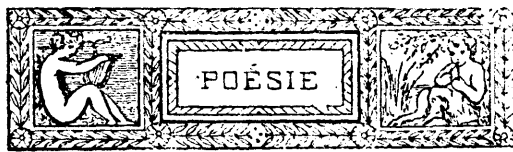
L'émotion l'empêchait d'articuler ses mots et de construire des phrases.

Lorsque les sauveteurs se furent retirés, son fils lui dit :

—Vous disiez, mon père, que les Français...

—Chut ! dit vivement sir Edward Plough en mettant doucement sa main sur la bouche du jeune homme, taisez-vous, je disais que les Français sont les premiers chrétiens du monde.

JEAN ALESSON.



SUR LA MORT D'UNE COUSINE DE SEPT ANS

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'envoyait de légers, que, sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte
Hélas ! si j'avais su ! ...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Nous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour ;
J'aurais vidé leurs nids pour remplir ta corbeille ;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis quand le vieux Janvier, les épaules drapées,
D'un long manteau de neige et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt ;
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait assoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclorre,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu ;
De tes petites mains je vis tomber le livre ;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas ! si j'avais su !

HÉGESIPPE MOREAU.

Hégesippe Moreau naquit à Paris, le 8 avril 1810. Orphelin de bonne heure, il fit ses études au collège de Provins, grâce à la générosité de

Mgr Fabvier, puis se rendit à Paris où il entra chez MM. Didot, comme correcteur d'imprimerie.

Après la Révolution de Juillet, à laquelle il prit une part active, il se fit maître d'études, et c'est alors qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait le tuer.

Il allait sortir de l'obscurité quand il succomba à l'hôpital de la Charité, le 10 décembre 1838.

Il a laissé un volume de petits chefs-d'œuvre ; *Jeanne d'Arc*, le *Gué de Chêne*, la *Souris Blanche*, les *Petits Souliers*, *Thérèse Sureau* et de charmantes poésies.

On peut juger de la valeur de cet écrivain par la pièce que nous publions aujourd'hui.

LÉON LEDIEU.



SON ÉMINENCE LE CARDINAL PITRA

Le cardinal Jean-Baptiste Pitra, évêque suburbicaire de Porto et Sainte-Rufine, bibliothécaire de la Sainte Eglise Romaine et sous-doyen du Sacré-Collège, est né à Champforgeuil, diocèse d'Autun, le 1er août 1812. Après de brillantes études, il entra dans l'état ecclésiastique et fut bientôt chargé des élèves de la classe de rhétorique.

C'est pendant cette première époque de sa vie sacerdotale qu'il écrivit l'histoire de saint Léger et trouva la fameuse inscription de Pectorius, qui rendit son nom célèbre. Cette inscription grecque appartenant au IIe siècle de notre ère, était un magnifique témoignage de la présence eucharistique, et montrait le symbolisme chrétien se rattachant au berceau même de notre foi.

Dieu appelait l'abbé Pitra à une vie plus parfaite. Le jeune et brillant professeur, après avoir vaincu d'honorables résistances, entra chez les Bénédictins, dont le R. P. Guéranger venait de rétablir, au prieuré de Solesmes, l'observance et la règle. À peine sortit du noviciat, on l'envoie comme prieur à la maison de Paris, et bientôt après il doit partir, le bâton à la main, pour quêter et procurer à ses confrères les ressources matérielles qui leur faisaient défaut.

À cette époque se rattachent les sommaires de la Patrologie de Migne et la part qu'il prit à cette importante publication. Un voyage en Hollande nous valut la *Hollande Catholique* et une *Etude sur les Bollandistes*. Mais Pie IX le demande à Rome et l'envoie en Russie (1858). Dans un monastère de Moscou, il retrouve le secret de l'hymnographie grecque, tellement perdu que les Grecs eux-mêmes l'ignoraient.

Revenu à Rome, il continue ses travaux à la Vaticane, quand Pie IX les interrompt brusquement en le faisant (16 mars 1863) cardinal-prieur du titre de Saint-Tommaso in Parivire. Par ordre de ce pape, malgré les labeurs incessants des Congrégations, il publia deux grands in-folios sur le droit ecclésiastique des Grecs, ouvrage dont les Orientaux demandent à grands cris la continuation. Puis faisant des *Analecta* au Spicilege de Solesmes, il en publie six volumes parmi lesquels on doit citer les fragments des Pères ante Nicéens, un volume presque entier consacré à des morceaux inédits d'Origène, les mélodes grecs, saint Hildegarde et le philosophe *Proclus*.

Pie IX, en 1869, l'avait créé bibliothécaire de la Sainte Eglise, et nul mieux que le cardinal Pitra n'était apte à remplir cette charge. À la mort de ce pape, l'évêché suburbicaire de Frascati devenant vacant, le cardinal Pitra opta pour ce siège (21 mai 1879) et gouverna pendant cinq années ce diocèse, où l'avait précédé sa double réputation de saint et de savant. La maladie est venue le trouver au milieu des joies de son jubilé sacerdotal et des noces d'argent de son cardinalat, mais Dieu, qui n'avait apperanti sa main que pour purifier davantage son serviteur, a voulu abrégé l'épreuve.

Aujourd'hui, le cardinal Pitra a repris ses travaux. Outre le *Proclus*, dont nous avons déjà parlé, il imprime en ce moment la correspon-

dance des archevêques de Bulgarie avec le Patriarche de Constantinople, et ses nombreux amis espèrent que ce volume sera loin d'être le dernier.

Ce n'est pas toujours que Dieu donne des hommes pareils à son Eglise, et si, depuis longtemps, ils sont dignes de la couronne céleste, c'est son intérêt de la leur donner le plus tard possible.

UNE FEMME MÉDECIN

Une jeune Polonaise, âgée de vingt-et-un ans, Mlle Caroline Schultze, a, il y a quelques jours, soutenu de la façon la plus brillante sa thèse de doctorat devant la Faculté de Médecine de Paris. Le jury était composé des professeurs Charcot, Landouzy, Reclus et Strauss. Mlle Schultze a fait l'admiration de ses juges au double point de vue de ses qualités physiques et intellectuelles : "Mademoiselle, lui a dit M. Charcot, vous êtes belle, vous êtes jeune, vous êtes instruite, vous êtes courageuse, vous avez tout pour vous !" Ce sont là des manières auxquelles le savant hystérogologue n'a, sans doute, guère habitué jusqu'à présent les nombreux carabins qui se pressent à ses cours.

M. Charcot a d'ailleurs fait quelques réserves sur le sujet qu'avait choisi la postulante : *La femme médecin au XIXe siècle*, et sur la façon un peu intéressée dont elle l'avait traitée, en lui déclarant courtoisement que "la femme médecin ne serait jamais que l'exception."



Mlle Caroline Schultze

M. Landouzy lui a conseillé, malgré les murmures déplacés de quelques auditeurs, de se vouer uniquement au traitement des femmes et des enfants : "Partout, a-t-il dit, où une femme souffre, où un enfant crie, il y a place pour vous, mademoiselle."

Hâtons-nous d'ajouter que M. Reclus a donné à son ancienne élève des conseils diamétralement opposés à ceux de M. Strauss, ce qui a dû jeter dans les idées de la jeune fille un certain trouble.

Puis Mlle Schultze a été proclamée par le jury *digna intrare in docto corpore* avec la note la plus brillante qui puisse être décernée aux impétrants, celle de "extrêmement satisfait."

Ainsi s'est terminée cette séance, qui lui a attiré de nombreux admirateurs : lui attirera-t-elle de nombreux clients ?

UNE VOITURE MUE PAR LE GAZ

A l'exposition de machines tenue il y a quelques temps, à Munich (Autriche), l'attention des visiteurs a été attirée sur un véhicule mis en mouvement par un moteur à gaz construit par la *Rhine Gaz Motor Works, Benz & Co.*, de Mannheim.

Ce moteur est bien moins dispendieux que la plupart des moteurs à machine à vapeur.

LA CLOCHE NATALE



ELLE poésie contenue dans ce morceau dont, malheureusement, nous ne connaissons pas l'auteur ! En tous cas, on ne peut exprimer avec plus d'âme et de sentiment des idées aussi profondes et qui vont au cœur.

Jette aux vents du soir ton hymne si doux, ô ma cloche natale ! Ta voix est une prière qui élève l'âme, un chant qui fait battre le cœur, un souvenir qui met des larmes dans les yeux.

Sonne l'angelus qui porte au recueillement et ravive l'espérance ; sonne à la fin du jour qui nous fait penser au soir de la vie ; sonne les morts, ces chers absents qu'on oublie à mesure que le temps s'éloigne... Conduits nos pas dans les jardins des sépulcres et rappelle nous qu'il y a là des amis qui reposent jusqu'au réveil des tombeaux.

Mystérieux sommeil qu'on dort sous la terre... a-t-il quelque rêve, quelque image qui lui retrace les temps passés ? Dans cette nuit obscure, revoit-on quelque lueur du jour éteint si vite ? Dans ce silence de la nuit, entend-on quelque parole aimée ?

O toi qui repose dans la nuit du cercueil, dis-nous si le bruit de nos pas dans l'herbe haute des cimetières ne t'a jamais fait tressaillir sur ta couche funèbre, si nos genoux qui se posent et nos pleurs qui coulent sur la pierre verdie de ton sépulcre, ne t'ont jamais consolé ?

Ah ! quand je songe à tous ceux que la mort m'a pris, à ces cœurs qui m'étaient si tendres et qui ont cessé de battre, à ces yeux que j'aimais tant et qui sont éteints, à ces douces voix qui ont fait le silence autour de moi... il me semble voir flotter leurs ombres légères avec les vapeurs du soir ; il me semble entendre leur voix dans les sons de la cloche qui a sonné leurs joies et leur naissance et leur mort... Oui, je les reconnais, ces soutiens de mon enfance, ces amis de ma première jeunesse.

Je leur rappelle les temps écoulés et ils me parlent du temps futur où nous devons nous revoir au delà du seuil de cette tombe et où nous serons réunis dans la paix des cieux sans orages.

Jette aux vents du soir ton hymne triste et doux, ô ma cloche natale ! Ta voix est une prière qui élève l'âme, un chant qui fait battre le cœur, un souvenir qui met les larmes dans nos yeux !...

CONCERT DE L'HARMONIE

Le programme du 8me concert annuel de l'Harmonie, qui aura lieu mardi prochain, nous promet un vrai succès.

Au nombre de ceux qui doivent y prendre part nous avons le plaisir de mentionner notre jeune artiste canadien, M. Alfred Desève, l'éminent violoniste, qui ne s'est pas fait entendre à Montréal depuis six ans et nous espérons que le public montréalais ne manquera pas l'occasion d'aller l'entendre.

CHOSSES ET AUTRES

—On calcule que cette année la récolte des oranges de Floride atteindra le joli chiffre de 3 millions de boîtes.

—Deux chars pleins de soie, venant de Yokohama en destination de Montréal, sont partis ces jours derniers de Vancouver. La valeur de la cargaison est de \$300,000.

—New-Jersey fabrique 37 millions de verges de ruban par année, ou environ 22,731 milles de longueur si le ruban était étendu sur une seule ligne.

—Les charretiers de voiture fine sont si nombreux à Londres, que leurs voitures marchant en procession serrée s'étendraient sur une longueur de 45 milles.

—Une femme qui chantait avec prétention, n'ayant pu achever sur le même ton l'air qu'elle

avait commencé, dit à un homme d'esprit placé à côté d'elle : "Je vais la reprendre en sol." "Non, madame, restez-en là," reprit son voisin.

—Le canal de quatre milles de long à travers l'isthme de Corinthe, en Grèce, est sur le point d'être achevé. L'histoire nous dit que cet ouvrage fut commencé sous l'empereur Néron il y a plus de 1700 ans. Lents sont les Grecs !...

—X..., qui fut de tout temps un excellent pochard, vient d'épouser une femme bossuet contournée. "Pas bête, ça, murmure un bec-salé de ses amis. Comme il adore la bouteille, il a épousé un tire-bouchon."

—Un plaisant ayant épousé une femme fort petite, un de ses amis lui demanda pourquoi il n'en avait pas pris une plus grande. "C'est, répondit-il, parce que, de deux maux, il faut choisir le moindre."

—La ville de Saint-Petersbourg (Russie), qui ne compte pas même un million d'habitants, consomme chaque jour 10,000 bouteilles de vin, 1½ million de pintes de bière et 1,600,000 petits verres d'ignoble alcool, connu dans le pays sous le nom de wodka.

—Dom Bosco avait prédit qu'il n'y aurait pas d'été en 1888 et que l'hiver de 1888-89 serait très doux.

Cette prophétie s'est réalisée en ce qui concerne l'été dernier, qui a été pluvieux et froid comme nos automnes les plus désagréables ; et bien que nous touchions à la mi-janvier, la neige et le froid, qui sont le cortège accoutumé de nos hivers canadiens, sont encore à venir.

—Un abonné superstitieux, qui a trouvé une araignée dans les plis d'une gazette, voudrait savoir si la chose doit être considérée comme un mauvais présage. Rien de cela. L'araignée parcourrait simplement les colonnes du journal pour s'assurer quel marchand n'annonce pas ses marchandises, afin qu'elle put filer sa toile à travers sa porte sans crainte d'être dérangée.

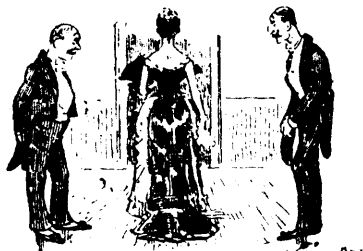
CONSERVEZ CELA.—Un vieux bûcheron dit : "Quand je suis dans les bois je ne me sers jamais de boussole. Il y a trois moyens sûrs de s'orienter. Vous remarquerez que les trois quarts de la mousse sur les arbres poussent sur le côté nord : les plus grosses branches de sapins se trouvent toujours sur le côté du sud, et troisièmement, le rameau le plus élevé des sapins penche vers l'est. Rappelez-vous ça, et vous ne vous égarez jamais."

LA CONSOMMATION DES CIGARETTES.—On peut se faire une idée de ce qu'est la consommation des cigarettes à New-York, en dépit de la société contre l'abus du tabac, par ce fait que dans une seule manufacture de la ville il en a été fabriqué soixante-dix-sept millions pendant le mois dernier. Un statisticien s'est amusé à calculer, à ce sujet, que ces cigarettes placées bout à bout formeraient une ligne de 3,300 milles, c'est-à-dire, à peu près la distance de New-York à Londres. Enfin, le papier qui a servi à leur fabrication pourrait couvrir une étendue de quarante-deux acres.

UNE CURIEUSE THÉORIE.—Un correspondant du *North Western Railroad* émet une curieuse théorie sur l'augmentation des orages et des tempêtes dans ces derniers temps. Il dit qu'il y a au-delà de 30.600 locomotive qui sont en usage dans l'Amérique du Nord : il estime que de ces locomotives 53,000,000,000 de verges cubes de vapeur s'échappent dans les airs chaque semaine, soit 7,000,000,000 de verges cubes par jours. Et toute cette vapeur, ou poussière d'eau doit retourner à la terre sous forme de pluie, ce qui, dit-il, "est suffisant pour produire une averse tous les jours." Calculant que le nombre des autres machines mues par la vapeur est huit fois le nombre des locomotives, le total de la vapeur ainsi répandue dans l'atmosphère en ce pays s'élève à 470,000,000,000 de verges cubes par semaine.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

LE MOUCHOIR DE MADAME



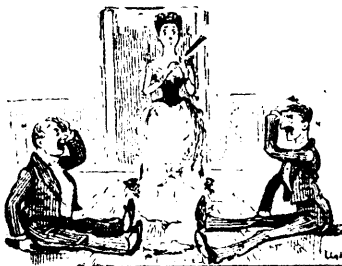
Ah!



Eh!



Oh!



Ugh!

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 465. — ENIGME

Je suis de bizarre figure
Sans pieds ni mains, courbés, bossu,
Et je dois beaucoup plus à l'art qu'à la nature
L'honneur d'être partout reçu.
Je rends le cœur sensible et tendre,
Je meus les passions, je charme les ennuis,
Je parle tout mort que je suis.
Mais on aurait peine à m'entendre
Ou je m'expliquerais très mal
Sans le secours d'un animal.

No 466. — FANTAISIE JEU DE MOTS

Sois plus XXXXXXXX que tes amis ;
XXXXX XXX, lui présenter tes nommages.

SOLUTIONS :

No 463. — Le mot est : Aiguille.
No 464. — La phrase est : Alexandrina, ja-
mais, jamais, vous ne me découragez.

ONT DEVINÉ :

Michel Collin, Charlesbourg ; Mlle Philo-
mène Moisan, G. de Viné, M. J. Pettigrew,
R. A. M., Joseph Leclerc, Ph. Seguin, Ho-
nore Vézina, Khanditu, Québec ; J. Narcisse
Cloutier, Lévis ; T. Lafleur Joseph Pepin,
Mlle Marie Bibitt, Oswald Cholette, Mlle O.
Duval, E. O. Brunel, René A. Coallier, Alfred
Lortie, "Dzédzé," Th. Ste-Marie, C. A. Le-
blanc, M. Desroches, Montréal.

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, complet
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

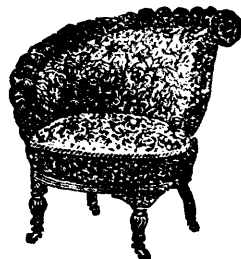
The London Illustrated News (édition
améri-
caine) journal illustré, publié à New-York,
contenant 12 pages de texte et 10 pages de
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

21391

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

UNE RECETTE
On fait de délicieuses "sandwiches" en
versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF
sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont
très agréables, elles sont de plus très nutri-
tives. Les enfants sont friands d'une telle
nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,
652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

VICTOR ROY,
ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In-
faillible dans tous les cas. Demandez-le à votre
pharmacien. Expédiez aussi franco par la
malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagaruchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :
Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bot-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES SOEURS) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-
teur, propriétaire et manufacturier des cé-
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifi-
que pendant 6 mois j'ai été malade d'une de-
mangeaison et d'arthres aux bras d'une souf-
rance terrible, j'ai été guéri par les remèdes
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIERE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis

Vous trouverez les mêmes remèdes au No
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue
Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for it IN NEW YORK.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois
plus beaux enfants au concours de beauté du
comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie,
Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. K.
Dart, Hamburg, N. Y. Elle nous écrit : "En
Août dernier, mes petits enfants tombèrent grave-
ment malades, et comme je ne pouvais trouver
aucun aliment qui fut convenable à leur état de
santé, je commençai à faire usage de la Nourri-
ture Lactée. Un changement très sensible s'est
fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants
furent aussi bien que jamais, et je considère que
ceci est dû en grande partie à la Nourriture
Lactée.

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, en-
voyée gratis à la mère qui donnera naissance
à un bébé cette année.

LA NOURRITURE LACTEE
est le meilleur aliment pour les enfants nourris au
biberon. Il leur conserve la santé et remplace
les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DELICIEUSE:
LA PLUS NUTRITIVE.
LA PLUS DIGESTIVE.
FACILEMENT PREPAREE.

CHEZ LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1.
LA PLUS ECONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.
100 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.
Un traité de valeur sur "La Nutrition des
enfants et des Invalides," gratis sur demande.
MUNN & CO., RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais
ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par
Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille
surtout pour notre mère, dont la vie était en
danger, affaiblie qu'elle était par la douleur
et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lais-
sée ; ma tante seule pouvait prendre soin
d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-
Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant
elle est très forte et se porte bien. Elle repose
bien toutes les nuits, bref, elle est complè-
tement changée et a retrouvé toute sa bonne
humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo, N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845

Is the oldest and most popular scientific and
mechanical paper published and has the largest
circulation of any paper of its class in the world.
Fully illustrated. Best class of Wood Engra-
vings. Published weekly. Send for specimen
copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1.
MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N. Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored
lithographic plates of country and city residen-
ces or public buildings. Numerous engravings
and full plans and specifications for the use of
such as contemplate building. Price \$2.50 a year,
25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS may be secur-
ed by apply-
ing to MUNN
& CO., who
have had over
40 years' experience and have made over
10,000 applications for American and For-
eign patents. Send for Handbook. Corres-
pondence strictly confidential.

TRADE MARKS.
In case your mark is not registered in the Pat-
ent Office, apply to MUNN & Co., and procure
immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps,
etc., quickly procured. Address
MUNN & CO., Patent Solicitors.

GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 janvier 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

COURLANDE n'eut pas besoin de sortir de sa soupente pour se rendre compte de la situation. "Il est évident que je ne puis pas bouger, aujourd'hui, pas plus, du reste, que Lucienne ne bougera de son côté." Il résolut, pour ne pas perdre son temps, de pousser jusqu'aux Bernadettes, espérant que là, du moins, il trouverait Claudine. Et en effet la jeune fille était à la ferme.

—Mademoiselle Claudine, fit Courlande, un mot.

La sœur de Lucienne dévisagea le nouveau venu.

—Je ne vous connais pas.

—C'est le contraire qui m'eut étonné, mademoiselle, dit gaiement Pas-de-Chance. Nous ferons connaissance.

La belle et vigoureuse fille eut un franc regard qui signifiait à ne pas s'y méprendre : "Mais je n'y tiens pas à faire votre connaissance !" Courlande était fin. Il comprit et souriant :

—Baste ! Qui sait ? Vous ne vous en repentirez pas.

—Enfin, monsieur, je voudrais au moins que vous me disiez...

—Ce que je désire ! C'est trop juste. J'ai le plus vif désir, mademoiselle, d'entrer en relations avec votre sœur.

—Et pourquoi ? dans quel but ? dans quel intérêt ?

—Pourquoi ? Parce que je suis né chasseur, que je n'ai jamais pu satisfaire ma passion et que je veux habiter la campagne. Dans quel but ? Pour son bonheur et le mien. Dans quel intérêt ? Dans celui d'une personne qui est fort malheureuse en ce moment, puisqu'elle gémit sur la paille humide des cachots, esquels, entre parenthèses, n'ont plus de paille, même humide, qu'on a remplacé par un excellent lit, dans une petite chambre bien chauffée et suffisamment éclairée.

—Je ne vous comprends pas, dit Claudine sur ses gardes.

—Par exemple ! Vous en avez donc à la douzaine des amis qui gémissent sur la paille humide ?

—Expliquez-vous, monsieur.

—Pardieu, vous avez l'oreille dure, une jolie oreille, pourtant, ma belle fille. Je veux parler de Doriat.

Elle tressaillit. Et pourquoi voulez-vous entretenir ma sœur de ce pauvre homme ?

—Vous le saurez plus tard.

—Ainsi, vous désirez que je parle de vous à Lucienne ?

—Oui. Et il ajouta, très bas, avec un geste mystérieux : "Désirez-vous de Montmayeur, bien entendu !" Claudine devint pâle. Cet homme connaissait-il leur secret ?

—No craignez rien de moi. Je suis un ami.
—La preuve ?
—Je suis un agent de police envoyé par M. de Moraines.

—Ah ! dit-elle, avec un élan de joie.

—Et je sais tout ce que vous avez découvert.

—Alors ?

—Alors, c'est bien simple, je suis chasseur. Je cherche un lièvre et je crois que ce lièvre je le trouverai à la fabrique.

Elle eut un geste dédaigneux : "S'il ne s'agissait que de le trouver, murmura-t-elle."

—Enfin, mademoiselle Claudine, avez-vous confiance en moi ? Et pensez-vous que votre sœur aura confiance, elle aussi ?

Malgré tout, elle hésitait encore.

—Qui me prouve que vous êtes un ami ?

—Ah ! vous êtes comme Saint-Thomas. Il faut que vous touchiez. Eh bien, je ne m'y refuse pas. Touchez donc.

Il retira de son portefeuille un papier soigneusement plié et le tendit à Claudine. Celle-ci le

—A la bonne heure. Mais je voudrais vous demander auparavant...

—Quoi donc ?

—Qu'y a-t-il de vrai dans l'amour de Mlle Lucienne pour Jean de Montmayeur ? Jo n'y crois pas, moi, à cet amour.

—Interrogez Lucienne, monsieur, elle vous répondra.

Elle conduisit Courlande dans une chambre retirée de la ferme où Lucienne était étendue, très pâle, dans un fauteuil, auprès d'un grand feu. Quoique plus forte, la jeune fille n'était pas complètement rétablie. Courlande salua. "Présentez-moi, dit-il à Claudine." Celle-ci déclina le nom de l'agent et sa qualité. Les yeux de Lucienne brillèrent et elle se souleva du fauteuil.

—Que désirez-vous, monsieur ? Quelle raison vous amène ?

—Ce que je désire ? Vous aider, simplement. Mais tout d'abord, avant toutes choses, il faut, mademoiselle, que vous ayez en moi la plus grande confiance. Votre sœur gardait encore quelques réserves, vis-à-vis de moi, tout à l'heure. Et vous ?

—Moi, monsieur, je me dis que si la lettre de M. de Moraines est fautive, vous êtes envoyé ici par M. de Montmayeur.

—Oh ! oh ! cette supposition.

—Attendez. Je me dis aussi que vous connaissez tout le secret de l'assassinat de Bourreille. Or, deux hommes, seuls, ont pu vous révéler ce secret, Montmayeur ou M. de Moraines. Je ne parle ni de M^e Landais, ni du ministre, ni de M. de la Vonde J'incarne ces trois magistrats en un seul. Or, dans quel but Montmayeur se serait-il livré à vous ?

—Bien raisonné !

—Une pareille révélation lui ferait courir trop de dangers. C'est donc M. de Moraines qui vous envoie.

Et lui tendant les deux mains : "Vous êtes le bienvenu, monsieur Courlande."

—Vous me mettez à l'aise, au moins, vous, ce n'est pas comme votre sœur.

—Ma sœur avait raison. Tous ceux qui nous entoureront ne sont-ils pas nos ennemis ? On nous a proscrites. Nous n'avons que des malheurs à attendre, et pas une seule joie.

—Ne désespérez pas. J'apporte peut-être la joie.

—Que voulez-vous dire ?

—Ne vous méprenez pas à mes paroles. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre. Je vous apporte l'aide de mon intelligence et, au besoin de mon bras. J'ai plus

confiance dans la première que dans le second. Maintenant que la glace est brisée, expliquons-nous.

Il alla chercher une chaise, la mit devant le feu, près du fauteuil de Lucienne, posa les pieds sur les chenets et se frotta les mains : "Sapristi, un air de feu, ça fait plaisir. C'est une jouissance que je suis obligé de me refuser, moi, dans ma soupente."

Et quand il se fut réchauffé :

—Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous interroger ? C'est pour moi le moyen le plus simple et le plus expéditif d'élucider l'affaire. Et soyez franche !

—Interrogez, monsieur. Je ne vous cacherai rien.

—Absolument rien ?

—Je vous le jure.



"Oui, dit l'agent de police, avec un geste mystérieux : Méfiez-vous de Montmayeur."—Page 53, col. 1.

déplia et le parcourut. C'était la lettre écrite par Moraines au bivouac. Après l'avoir lue, elle la rendit.

—Et maintenant, interrogea Courlande, avec un bon sourire.

—Maintenant, je suis prête à vous conduire auprès de ma sœur.

—Où donc est-elle ? On ne nous laissera pas passer sur le chemin de la fabrique.

—Elle n'est plus chez les Montmayeur. Elle vient d'être très malade, en danger de mourir. Sitôt sa convalescence, elle est revenue à la ferme. Mme de Montmayeur ayant été tuée, Lucienne ne pouvait rester à la fabrique.

—Elle est à Garches ?

—Elle est ici même, toujours un peu souffrante.

—Et je vais la voir tout de suite ?

—A l'instant.

—Aimez-vous Jean de Montmayeur ?

La figure de Lucienne se couvrit d'une rougeur brûlante. Elle eut un rire nerveux, bruyant, convulsif. Courlande, vivement :

—Ne me répondez pas, c'est inutile. Ainsi, vous le haïssez ?

—Oui, je le hais, de toutes les forces de mon âme, je le hais, il me fait horreur. Comment peut-il venir à la pensée d'un homme connaissant la vérité que j'aime un assassin ?

—Je ne le croyais pas. Je ne l'ai jamais cru.

—Merci. Oui je le hais parce que cet homme incarne en lui l'audace, le mépris de tout, l'intelligence très vaste et d'une essence supérieure. Je le hais, parce qu'il se complaît dans le crime qu'il a commis, sans regrets, sinon sans remords. Je le hais, mais il m'épouvante. J'ai espéré que je pourrais lutter contre lui. Je suis vaincue. Le dégoût l'emporte. Il faudrait, pour pousser plus loin mon devoir, être une sainte ou une martyre. Je ne suis qu'une femme !

Courlande suivait sa pensée : — Vous le haïssez, je comprends cela. Mais lui, il vous aime ?

—Ardemment.

—Ce sera notre force. Cet homme a un cœur. Ce sera sa faiblesse.

—Oui, je l'ai cru, comme vous, mais il marchera sur son cœur, il le brisera, s'il le faut, pour faire triompher son crime.

—C'est à voir, c'est à voir. L'amour inspire bien des prodiges à quelques-uns, mais fait faire bien des bêtises aux autres. Quel était votre but en rentrant chez Montmayeur et en l'entretenant dans la pensée qu'en vous aimant il était payé de retour ?

—Le forcer à l'avou.

—Par quels moyens ?

—Le sais je ? Je comptais sur le hasard.

—Et pourquoi l'avez-vous quitté ?

—Par dégoût, vous dis-je.

—Et votre dégoût s'est-il trahi par quelque imprudence ?

—Non.

—Sous quel prétexte avez-vous quitté la fabrique ?

—Mme de Montmayeur était morte.

—Bon. De telle sorte que vous n'avez pas rompu avec lui ?

—Non.

—Il ne se doute de rien de ce qui se passe en vous ?

—J'en suis sûre.

—Il vient vous voir ici, peut-être ?

—Il est venu une fois.

—Il reviendra ?

—Souvent.

—Je suppose qu'il ne se doute pas non plus que vous savez qu'il est le meurtrier de Bourreille ?

—A plusieurs reprises, j'ai vu des soupçons germer en lui. Je crois avoir réussi à les éloigner.

—Voulez-vous me dire dans quelles circonstances ?

Lucienne raconta qu'elle avait surpris Montmayeur rêvant tout haut et que Jean, éveillé tout à coup, avait manifesté la plus vive émotion. Depuis ce temps, il était sur ses gardes et la surveillait. Elle raconta l'épisode de l'attaque des francs-tireurs contre la fabrique et comment elle avait livré Gauthier qu'elle croyait sauvé. " J'avais à choisir entre lui et Gauthier. L'un des deux devait mourir. J'ai choisi Gauthier. Montmayeur ne pouvait plus douter de mon amour. " En écoutant ce tragique récit, Courlande ne pouvait s'empêcher de frissonner. Il regardait Lucienne avec admiration. Elle parlait simplement comme si elle avait raconté les choses de la vie la plus ordinaire. Et quand elle eut fini, il pensa : " Mais elle est tout simplement sublime, cette enfant-là ! Quel courage ! Et quelle imagination, surtout. Presque aussi belle que la miennne ! " Et tout haut, avec la plus profonde émotion : — Vous avez été trop courageuse, jusqu'aujourd'hui, mademoiselle, pour ainsi vous laisser aller au désespoir.

—Que faire ?

—Nous chercherons ensemble. Voyez-vous, nous sommes en présence d'un criminel qui n'est pas vulgaire. Les circonstances mêmes du crime

sont loin de ressembler aux autres. Il y a là une intrigue plus compliquée que celle d'une de ces affaires judiciaires comme on en brasse à la douzaine, à la préfecture de police. Et voilà ce qui m'a séduit, moi, justement. Je suis un homme d'imagination. J'ai horreur du convenu, des sentiers battus. Je trouve qu'à un crime peu commun, il faut également des moyens peu communs. Supposez que vous ayez devant vous un agent de police qui suit tranquillement son bonhomme de chemin. Qu'est-ce qu'il fera ?

—Ce qu'ils font tous. Il passera les jours et les nuits à surveiller Montmayeur, comme si cette surveillance pouvait l'amener à un résultat quelconque, comme si depuis longtemps Montmayeur ne s'était pas mis sur ses gardes contre toute surveillance possible. Que ferait-il encore, l'agent de police ? Il essaierait de mettre la main sur l'argent volé. Et en supposant qu'il le trouvât, cet argent, entre les mains de Montmayeur, est ce que celui-ci ne tient pas prête une histoire pour expliquer comment il possède les 50,000 francs qui ont été volés à Bourreille ? Je l'ignore mais à coup sûr il en a une ! Et à quoi servirait cette découverte ? A rien du tout, si ce n'est à augmenter les précautions dont s'entoure Montmayeur. Ce qu'il faut, pour le confondre, pour l'obliger à l'avou, pour le perdre, c'est lui tendre un piège.

—Quel piège ?

—Ah ! voilà, je n'en sais rien. Mais je trouverai, j'en suis sûr. Cet homme est trop habile. Il ne se laissera pas prendre à un piège grossier. En attendant, permettez-moi de vous conseiller de ne pas rompre avec Montmayeur. Ce serait la plus grave des imprudences. Et après un moment de réflexion.

—Dans le récit que vous m'avez fait tout à l'heure, je vous ai entendu parler d'un frère de Montmayeur ?

—Georges dit vivement Claudine.

—Un pauvre garçon malade, condamné, aussi doux que son frère est dur et emporté.

Courlande regardait Claudine qui avait rougi.

—Pourquoi cette émotion ? dit-il.

—Georges aime ma sœur, dit Lucienne.

—Ah ! ah ! Eh mais, pensa Courlande, cela peut nous servir. A quoi, par exemple ? Je n'en sais rien.

Il alla prendre les mains de la jolie fille et doucement : Pardonnez-moi mon indiscrétion, mademoiselle Claudine. Il vous aime. Et vous ? L'aimez-vous ? Et le sait-il ?

Elle baissa la tête et rougit davantage.

—Je l'aime. Il ne le sait pas.

—Bien. Ce n'est pas une vulgaire curiosité qui m'a fait vous adresser cette question, sachez-le. Je vous porte le plus vif intérêt, bien que je ne vous connaisse que depuis quelques heures, et je suis tenté de vous aimer comme si vous étiez mes filles.

—Monsieur, puisque nous parlons de Georges, nous devons vous faire part du soupçon qui nous est venu.

—Un soupçon ?

—Nous pourrions même dire une certitude.

—Parlez, ne me laissez rien ignorer, il le faut.

—Georges connaît le crime de son frère.

Courlande fit un haut-le-corps.

—Comment, dit-il, il connaît le crime de ce misérable et il ne l'oblige pas à se livrer, ou du moins à sauver Doriat !

—Son frère le domine et l'épouvante. Il est si faible, si vous saviez ! Et Jean de Montmayeur est si cruel !

—Eh bien, dit Courlande, j'admets qu'il n'ose. Mais ce qu'il n'a osé faire jusqu'ici, par crainte de son frère, il faut qu'il arrive à le faire, par amour pour Claudine. Le voilà, tenez, le piège dont je parlais. Je ne le vois pas encore bien nettement, mais il se dessine, il se dessine. Patience ! Oui, il faut que nous arrivions à ceci, que Georges de Montmayeur dénonce son frère.

—Jamais il ne s'y résignera.

—Qu'en savez-vous ?

—Il aimera mieux mourir. Il sait que sa mort est proche. Il la devancerait de quelques jours.

—L'amour de Claudine le fera vivre. Et moi, je le forcerai bien à faire ce que je veux.

—Comment ?

—Laissez ! laissez ! C'est le piège. Il se des-

sine, vous dis-je, il se dessine. Encore un peu d'imagination. Promettez-moi de suivre aveuglément mes conseils, toutes les deux.

—Nous vous le promettons.

—Si étranges qu'ils soient ?

—Nous vous le jurons.

—Même si ces conseils mettaient votre vie en danger ?

—Ma vie ne m'appartient pas, dit Claudine. que serais-je si M. Bourreille ne m'avait pas recueillie et aimée comme sa fille ?

—Ma vie ne m'appartient pas à moi non plus, dit Lucienne ; que serais-je si M. Doriat ne m'avait pas recueillie ? Claudine est prête à sacrifier sa vie pour venger son père adoptif. Moi je suis prête à sacrifier la mienne pour sauver mon père.

—Je ne doutais pas de vous.

—Qu'allez-vous me conseiller ?

—Patience. Laissez-moi le temps de réfléchir. Rien ne presse. En attendant, je vais, dès ce soir, m'entretenir avec Marie Doriat. Il est inutile qu'elle vous croit plus longtemps coupable.

—Si Montmayeur apprend ma réconciliation avec ma mère, que pensera-t-il ?

—Il n'apprendra rien. Votre entrevue restera secrète. Et vous resterez en apparence éloignées l'une de l'autre. Marie Doriat est bien assez malheureuse. Il est juste qu'on lui rende un peu de bonheur. En outre, vous ne méritez pas, vous, que l'on vous soupçonne.

Lucienne pleurait.

—Enfin, continua Courlande, votre fiancé m paraît disposé à faire des folies et vous ne tenez pas, je suppose, à ce qu'il cherche une mort que vous regretteriez toute votre vie ? Si la mort vient, il aura fait son devoir. Mais il ne faut pas qu'elle soit un suicide. Je vais donc m'enquérir du moyen de lui faire parvenir deux mots. Ça ne doit pas être impossible. Quand il saura que votre faute n'est qu'un dévouement sublime, s'il doit mourir, eh bien, il mourra plus content.

Lucienne pleurait toujours. Elle se rappelait l'effroyable douleur qu'elle avait eue à souffrir, lorsqu'elle avait été chassée de sa famille honteusement. Elle se rappelait les insultes de Gauthier, la malédiction des deux frères et celle de Marie Doriat aussi, devant ses fils morts.

—Au moins, se disait-elle, ma mère et mon fiancé m'aimeront quand ils sauront tout. Mais Henri, mais Pascal ! Ils sont morts, ceux-là. Je ne les reverrai jamais plus. Ils sont morts en me maudissant. Heureusement, alors qu'ils avaient les yeux bandés, alors que les fusils étaient dirigés vers leur noble poitrine toute pleine de vaillance et de foi, heureusement elle avait eu le temps de leur crier : " Je vous aime ! Je vous aime ! " C'était cette parole-là qu'ils avaient emportée dans l'éternité.

—Puisqu'il est impossible de voir Montmayeur aujourd'hui, prenons patience, dit Courlande. Demain vous le verrez sans doute. Ne changez rien à votre attitude à son égard. Moi, je me rends chez Marie Doriat. Courage et confiance.

Il laissa les deux sœurs et se rendit chez Marie. Il avait l'air si joyeux en entrant qu'elle ne put s'empêcher de dire, une espérance au cœur :

—M'apporteriez-vous une bonne nouvelle ?

—Oui. Regardez-moi. Je ne suis pas très bien tourné. On m'appelle Courlande, dit Pas-de-Chance. Eh bien ! je suis un messager de bonheur.

—Vite, vite, Lucienne ?

—Je ne m'étais pas trompé. Elle n'est pas coupable.

—Mon Dieu !

—Pure comme l'enfant qui naît. Une martyre. Le dévouement sublime et comme les femmes seules peuvent en rêver.

Marie s'approche de Courlande, lui saisit les mains qu'elle serre de toutes ses forces et le regarde jusqu'au fond des yeux.

—Vous ne me mentez pas, au moins ?

—Mentir, mais ce serait commettre un sacrilège !

—Ainsi, Lucienne ?

—Est toujours digne de vous.

—Elle n'aime pas ce misérable, ce monstre ?

—Pouvez-vous me demander cela, après ce que vous savez ?

—Est-ce possible, mon Dieu, est-ce vrai, ce que vous me dites ?

—Ce qui vous semble extraordinaire me semble naturel à moi. Il est vrai qu'il y a là une question d'imagination.

—Mais pourquoi jouer un pareil personnage ?

—Elle veut sauver son père adoptif.

—La pauvre enfant ! Comme elle doit me haïr, moi qui l'ai chassée, moi qui l'ai maudite. Quel a dû être son désespoir, son découragement.

—Elle avait sa conscience pour elle.

—Ma Lucienne, ma Lucienne chérie, toi que j'aimais presque mieux que mes fils, bien qu'elle ne fût pas ma fille, tu vas m'être rendue. Je ne puis pas croire à son retour.

Et se souvenant de ses imprécautions devant les cadavres de Pascal et d'Henri :

—J'avais tort de blasphémer. Il peut y avoir encore un peu de bonheur pour moi. Dieu que je niais, Dieu en qui je ne croyais plus, ne m'a pas complètement abandonnée, puisqu'il va me rendre ma fille.

Et elle sanglotait, et les larmes, cette fois coulaient de ses yeux.

—Je veux la revoir, tout de suite, je veux lui demander pardon, je me mettrai à ses genoux. Je veux qu'elle oublie tout ce que je lui ai dit et les larmes que je lui ai fait verser.

—Elle vous pardonne. Elle a tout oublié.

—Où est-elle ? Je veux l'embrasser, ma Lucienne ! Il me semble qu'elle était morte et que je la retrouve !

—Patience ! Patience !

—Vous en parlez à votre aise. Est-ce que je puis attendre ?

—Oui, il faut attendre. Je ne représente pas seulement ici l'imagination, moi ! Je représente aussi la raison. Souvent les deux ne vont pas bien ensemble. Chez moi, elles se compensent, parce que je suis un homme bien équilibré.

—Vous avez dû penser que je voudrais la servir sur mon cœur. Où est-elle ? Est-elle toujours chez Montmayeur ?

—Non. Elle est aux Bernadettes.

—Près de Claudine. J'y cours.

—Non, restez !

—Pourquoi ?

—Parce que je ne vous ai confié le secret de Lucienne qu'à une condition. C'est que vous serez prudente. Lucienne s'était défiée de votre amour maternel. Elle ne voulait pas qu'un mot, un regard affectueux, en donnant des soupçons à Montmayeur, vint détruire l'échafaudage de l'intrigue si pénible qu'elle avait imaginé. Eh bien, la situation n'a pas changé. Il faut toujours de la prudence.

—Quand donc la reverrai-je ?

—Cette nuit si c'est possible, je vous l'amènerai.

—Comme je vais trouver longues les heures !

Ce fut très tard dans la nuit que Courlande frappa à la porte de la maison. Marie ne songeait guère à dormir. La fièvre de l'attente et de l'anxiété la dévorait. Tout d'abord, lorsqu'elle vint ouvrir elle ne vit que Courlande.

—Elle n'a pas voulu vous accompagner ! s'écria-t-elle avec angoisse. Vous voyez bien qu'elle ne me pardonne pas !

Mais une main douce s'appuie sur ses lèvres et lui ferme la bouche.

—Mère ! mère chérie !

—Lucienne ! Lucienne !

Elle a un cri de folie. Elle prend la jeune fille dans ses bras. Elle l'entraîne dans sa chambre. Elle la porte presque, bien que Lucienne soit grande, et comme si elle n'avait été qu'une petite enfant. Et en la portant elle rit et elle sanglote tout ensemble. Elle ne fait que répéter : " Lucienne, Lucienne ! " et ne trouve pas autre chose. Elle l'oblige à s'asseoir, se met à genoux devant sa fille : " Pardonne ! Pardonne ! "

—Ah ! mère, qu'ai-je à vous pardonner ?

—Pardonne, te dis-je, ou je croirai que tu te souviens.

—Je vous pardonne !

—Et tu m'aimes, tu m'aimes toujours ?

—Non.

—Que dis-tu ?

—Je vous aime davantage, bien que je croyais que cela ne fût pas possible.

—Chère enfant, chère fille adorée !

—Je vous aime pour Pascal, votre fils aîné, et pour Henri si gai, si complaisant et si doux, pour eux que vous ne verrez plus. Je vous aime davantage pour tout ce que vous avez souffert, à cause de moi !

Elles s'étreignent, elles se couvrent de baisers mutuellement. Elles se regardent, en souriant à travers leurs larmes. Et Marie : — Ainsi, pauvre et chaste enfant, j'ai pu te soupçonner. J'ai pu croire que tu avais oublié ton passé d'honneur, tes serments à Gauthier, ton amour. Il ne m'est pas venu un soupçon. Non. Quand je pense à tout cela, cependant. Je n'aurais pas dû te croire coupable, non. Tu me le disais, je ne t'écoutais pas. Tu songeais à ton père. Ah ! tu l'aimes mieux que moi, ton père. Moi, qu'est-ce que j'ai pu faire ? rien. Si, pleurer ! Pleurer, et c'est tout ! Comme si les larmes servaient à quelque chose. Tandis que toi, tu songeais à la vengeance, tu songeais au salut de ton père. Oh ! ma fille, est-ce que je pourrai jamais t'aimer assez pour que tu oublies ?

—Mère, ne parlons plus de ce passé.

—Tu as raison. Songeons à ce que tu vas devenir. Il est impossible que tu restes à la fabrique auprès de cet infâme. C'est presque une faute, vois-tu chère enfant, que de laisser planer des soupçons sur toi. C'est horrible, pour moi, de penser que tu habites dans la maison de ce misérable, qu'il songe à faire de toi sa femme. Horrible et insupportable. Et à chaque heure du jour, il peut te voir, et il te sourit, et il peut te dire qu'il t'aime ! Lui, un voleur, un assassin ! Lui qui reste libre et triomphant dans la certitude de son impunité, pendant que ton pauvre père, condamné, déshonoré, a failli mourir déjà. Pendant que l'on s'apprête à le conduire à l'échafaud, bientôt peut-être, après que cette guerre aura pris fin.

Courlande n'avait rien dit pendant toute cette scène. Sur ses mots de Marie, il se rapprocha.

—Laissez à cette jeune fille et à moi le soin de sauver votre mari.

Et Lucienne montrant l'agent de police :

—Mère, Claudine et moi, nous avons remis notre vie entre les mains de cet homme. Il en disposera, s'il le juge utile, pour le salut de mon père, et pour le châtement de Montmayeur.

—Votre vie ? dit Marie alarmée. Quel danger courez-vous ?

—Je l'ignore encore, dit Courlande. Avec Montmayeur, avec un homme aussi déterminé, aussi froidement résolu à triompher malgré tous les obstacles, il faut s'attendre à tout.

—S'il aime Lucienne il l'épargnera.

—Aussi bien, ce n'est pas tant pour Mlle Lucienne que je crains.

—Pour qui donc ?

—Pour Claudine.

—Ma sœur ! Je veux partager ses dangers.

Courlande secouait la tête : — Vous en aurez votre part. Ne craignez rien. Mais surtout, je le répète, ayez confiance, et obéissez moi. Allons, mademoiselle Lucienne, il est temps de rentrer aux Bernadettes. Je vais vous y reconduire afin que vous ne fassiez pas de mauvaise rencontre. Et vous, madame Doriat, n'oubliez pas le mot d'ordre : Vous n'avez pas revu Lucienne. Elle est toujours pour vous la fille maudite, la fille coupable. De la prudence ! De la prudence !

—Oh ! monsieur, est-ce que vous me condamnez longtemps à ce triste rôle ? Me rendrez-vous bientôt ma fille ?

Le singulier petit homme appuya un doigt sur son front. Et prenant un air inspiré :

—Bientôt, dit-il, oui, bientôt, je le crois !

III

Georges, plus malade, car les fatigues de cet hiver rigoureux l'affaiblissaient beaucoup, n'avait pas perdu toute espérance de sauver la malheureuse victime de son frère.

On était à ce moment au mois de janvier. Le siège continuait. La guerre était acharnée en province où Chanzy disputait pied à pied la France au Prussien vainqueur mais harassé. La lutte menaçait de durer longtemps encore. De toutes parts des armées se formaient et les recrues s'instruisaient.

Dans ce coin de Garches où se passe notre ré-

cit, la guerre était alors à l'arrière-plan des préoccupations de nos personnages. Le sursis du pauvre Doriat touchait à sa fin. Les six mois allaient être écoulés.

Doriat allait-il payer de sa tête le crime de Montmayeur ?

Jean y pensait avec angoisse. Non pas qu'il plaignit le condamné. Son cœur était inaccessible à cette pitié. Mais il se disait que l'exécution serait en quelque sorte la confirmation de la culpabilité de Doriat et que l'affaire serait à jamais finie.

Il n'était pas seul à y penser.

Lucienne et Claudine comptaient les jours avec angoisse et Marie Doriat trouvait dans sa douleur, dans les souvenirs de toute sa vie, une source intarissable de larmes.

Courlande seul paraissait calme.

Il avait eu, coup sur coup, plusieurs entrevues avec Lucienne et Claudine, puis, brusquement, il avait cessé de les voir.

Et il vivait retiré dans sa soupenne, passant son temps à aller voir manœuvrer les pelotons de jeunes conscrits que l'Allemagne fournissait sans cesse.

A le voir flânant ainsi, insouciant, la pipe à la bouche, les mains dans les poches, il avait bien l'air détaché des vulgarités du monde. A peine adressait-il de temps à autre la parole à quelque habitant du village. Et c'était alors, non pour parler de la pluie et du beau temps, non pas même pour s'informer si l'on avait des nouvelles de la fameuse sortie torrentielle, à laquelle on s'attendait tous les jours, de la garnison de Paris. Non. C'était tout simplement pour demander des renseignements sur les bois qui avoisinaient Garches. Étaient-ils giboyeux ? A qui étaient-ils affermés avant la guerre ? Quelle sorte de gibier y trouvait-on ? Chassait-on ou à courre ou à tir ? etc., etc., agitant d'un seul coup tous les grelots de sa marotte.

On le regardait avec curiosité et l'on n'était pas loin de le prendre, sinon pour un fou, du moins pour un maniaque.

Georges, lui, sentait ses forces diminuer de jour en jour.

Mais il se sentait mourir doucement, presque avec bonheur, parce qu'il aimait. Il ne regrettait rien de la vie. La vie n'avait pas jeté beaucoup de fleurs sur son chemin. Il n'avait trouvé que des épines et des ronces tout le long de sa jeunesse. Le sourire de Claudine ensoleillait le déclin de son existence. Il se fut éteint avec joie, certes, si la pensée de Doriat n'avait pas apporté comme un remords dans ses préoccupations. Lui aussi, comme les autres, comptait les jours de ce sursis, les derniers qui restaient à Doriat.

Et chaque jour écoulé augmentait ses angoisses.

— Je suis complice de l'assassinat de Bourreille, se disait-il, je suis coupable autant que mon frère. Si Doriat est exécuté, le sang de ce pauvre homme retombera sur moi, comme sur Jean. Je ne veux pas mourir avec cette pensée-là.

Et profitant de ce qu'il était seul avec Jean :

— Mon frère, comment vis-tu ? Tes nuits ne sont-elles pas troublées ?

Jean haussa les épaules.

— J'espère que tu ne vas pas recommencer. Je sais ce que tu vas me dire, et je t'en tiens quitte.

— Tu es bien changé depuis quelque temps, mon frère.

— Ah ! tu trouves, toi ?

— Oui, et sans doute je ne suis pas le seul à le remarquer. Tu es pâle, tu as maigri, tes yeux sont cernés, tu es devenu singulièrement nerveux. Le moindre bruit insolite qui te surprend te fait sursauter. Tes mains tremblent, agitées de frissons. Avoue donc que tu as des remords.

— Tu es fou.

— Non. Ah ! si tu pouvais te repentir !

— Si nous changions de conversation ? Tu sais que celle-là ne me plaît pas ? Il y a certains sujets que je n'aime pas que tu abordes. Celui-là est du nombre.

— Jean, nous venons d'atteindre le mois de janvier.

— Eh bien, c'est l'année nouvelle.

— Tu as le courage de plaisanter. Le sursis de Michel Doriat touche à sa fin. Jean, tu n'auras donc pas pitié de cet innocent ?

Montmayeur eut pour son frère un regard in-

